

**PAGES
MANQUANTES**

LA PAPAÛTÉ

(Suite et fin)



IDÉE divine s'incarna dans une figure humaine le jour où fut prononcée la mémorable parole, *le jeu de mot sublime*, selon la hardie expression de Lacordaire : "Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle." Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de raconter l'histoire des Papes pour montrer l'idéale beauté et la réelle puissance qui couronnent le front de la Papauté. Mais de cette histoire du passé ne reste-t-il pas assez de souvenirs, et des évènements contemporains n'a-t-on pas une connaissance assez étendue et une intelligence assez nette, pour conclure que de toutes les figures qui se détachent sur l'écran de l'histoire, aucune n'apparaît plus rayonnante de gloire et de force, de bienfaisance et de sainteté, de bonté suave et d'indomptable énergie ? Je ne dis pas que tous et chacun des règnes pontificaux aient eu un éclat extérieur qui ait fixé l'attention du monde, ni que tous et chacun de ces rois spirituels aient été humainement parlant de grands génies. Je prends l'ensemble de ces 265 Pontifes, qui se sont succédé de S. Pierre à Benoît XV. Je compte ceux qui ont illustré les siècles de la fondation et de la persécution, qui ont tenu trois cents ans dans la capitale de l'empire romain, qui ont été avertis du genre de leur mort par celle de leurs prédécesseurs, et qui ont glorieusement achevé dans le martyre une vie humiliée et sacrifiée. Je compte ceux qui ont combattu l'erreur et défendu la vérité, qui ont lutté pied à pied contre les hérésies et les schismes que ne cessait de susciter le Bas-Empire — qui ont illuminé leur front de Papes de l'auréole des Docteurs, et en qui la science a brillé non moins que la vertu. Je compte ceux qui au moyen-âge se sont jetés dans la mêlée pour soutenir les droits sacrés et les imprescriptibles libertés de l'Eglise, qui ont empêché celle-ci d'être réduite en

masselage et en servitude, qui ont aimé la justice et haï l'iniquité, et qui pour cette raison sont morts en exil. Je compte ceux qui dans les temps modernes ont été les vengeurs de la raison en restant les gardiens de l'orthodoxie, et ceux qui ont appuyé l'autorité du pouvoir sans craindre d'en signaler les excès — et ceux qui ont servi les intérêts du peuple tout en condamnant ses écarts et ses révolutions — et ceux qui dans la lutte entre grands et petits, entre riches et pauvres, entre patrons et ouvriers, entre capital et travail, ont apporté la lumière qui apaise et la charité qui unit. Je compte ceux qui ont été appelés à dirimer les affaires politiques les plus délicates et les plus complexes occupant le rôle d'arbitres entre deux nations divisées et accomplissant cette tâche à la joie et pour la paix de tous. Je compte ceux qui ont protégé les lettres et les arts, qui ont donné à la philosophie et à la science une vigoureuse poussée, qui ont lancé dans le monde leurs encycliques libératrices. Je compte surtout ceux qui ont prié, ceux qui ont souffert, ceux qui ont pleuré, ceux qui se sont tus, ceux qui se sont sanctifiés dans la solitude de leur palais. Je compte tous les martyrs et tous les Docteurs, tous les génies politiques et tous les défenseurs des vraies libertés, tous les Saints et tous les héros, et je me demande maintenant quel est celui de la glorieuse liste qui n'a pas été nommé? Et je défie toute nation, et je défie toute religion, et je défie le monde entier de présenter, à cette heure même de son existence, une semblable succession de grandeur et de vertu. Que si, pour être véridique et sincère, je dois ajouter que parfois une ombre vint teinter de couleurs plus foncées cette blanche théorie, ce n'est qu'une ombre de vie privée, qui ne put altérer et de fait n'a jamais altéré la majesté ni surtout l'infailibilité du souverain Pontificat.

Aussi, comme ils sont inspirés par la vérité même, les sentiments de celui qui a écrit : Non, quand je ne croirais pas, quand jamais un rayon de la grâce divine n'eût illuminé mon entendement, je baiserais encore avec respect les pieds de cet homme qui, dans une chaire fragile et dans une âme accessible à toutes les tentations, a maintenu si sacrée la dignité de son espèce, et fait prévaloir pendant dix-huit cents ans l'esprit sur la force. J'élèverais un temple au gardien incorruptible d'une persuasion de mes semblables, et quand je voudrais me donner de la vérité une idée digne d'elle, je viendrais m'asseoir au paradis de ce temple, où voyant dans

l'erreur une si haute majesté, de si grands bienfaits, un courage si sublime, je me demanderais ce que sera donc la virilité quand son jour sera venu, et ce que fera Dieu sur la terre, si l'homme y fait de telles œuvres. Mais Dieu seul a fait celle-là, seul il en était capable, et nous, catholiques, qui le croyons, avec quel amour ne devons-nous pas regarder la chaire, où s'est visiblement accomplie cette parole de familiarité créatrice : Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. (1)

S'il fallait maintenant décomposer les traits qui constituent la grande figure de la Papauté, il semble qu'en désignant la prudence, la patience et le courage, on ne serait pas trop éloigné d'avoir tracé un portrait fidèle. La base de ces vertus fut pour les Pontifes romains leur inébranlable confiance dans les destinées immortelles de l'Eglise. Et donc ils eurent cette sagesse de ne vouloir ni devancer les événements, ni créer l'avenir ; ils eurent cette patience devant le temps, cette longanimité, cette lenteur, que leur ont parfois reprochée ou des ennemis déclarés, ou des amis inintelligents et peu éclairés ; ils eurent cette condescendance dans laquelle certains ne veulent voir que de la faiblesse, tandis qu'elle est en réalité la crainte légitime de briser le roseau qui s'incline, ou d'éteindre la mèche qui fume encore ; ils eurent cette humilité de s'entourer de conseillers, et pour assistés qu'ils fussent de l'Esprit Saint, ils ne négligèrent aucun des moyens qu'inspire et exige la prudence humaine ; ils eurent ce souci de parler à l'heure opportune, de se taire aussi longtemps qu'ils ne devaient pas parler ; ils ont su négocier, supplier, attendre, profiter de toutes les conjonctures, afin que, l'heure venue, ils pussent souffrir sans reproche, et présenter à Dieu dans toute sa pureté le spectacle de la justice humble et dénuée aux prises avec la force et l'orgueil ; mais aussi, mais surtout, l'heure venue, ils surent parler, condamner, résister, et résister aux caresses comme aux menaces, résister aux rois comme aux peuples, résister comme l'avait fait le premier Pape, quand il prononça la parole qui finit tout : *Nous ne pouvons pas*. Oui, chez les Pontifes de Rome, la longanimité a toujours précédé l'action, et quand, dit le P. Lacordaire, "une patience angélique a précédé un courage d'airain et que ces deux caractères viennent à

(1) P. Lacordaire.

tomber du ciel sur le même front avec la majesté du malheur et des années, cela produit quelque chose qui émeut de soi les entrailles et dont nulle gloire ne peut contrebalancer sur les hommes l'infailible effet. Si une seule fois le Vicaire de Jésus-Christ eût manqué par faiblesse à sa mission, nul ne peut dire, humainement parlant, ce qui serait arrivé. Mais dans cette longue généalogie de la Papauté, il ne s'en découvre pas un seul qui ait été assez lâche pour vendre la vérité." Et l'orateur de Notre-Dame, montre, dans la lutte du Pape et de Napoléon 1^{er}, un saisissant exemple de cette sainte ténacité, signalant en Pie VII l'homme qui voudrait compatir au génie manifesté par la victoire, mais qui trouve dans sa conscience un obstacle invincible à son penchant. Il plut ainsi à la Providence pour humilier le monde, de rassembler dans un seul génie tout ce que le génie d'un siècle peut faire, et de montrer dans la papauté sans défense, représentée par un vieillard d'une capacité commune, la supériorité de la foi sur l'intelligence, et de la faiblesse divine sur la force humaine.

Après cela, et en face de tant de prudence unie à tant de courage, ne sera-t-il pas permis de sourire de pitié à la vue de certains catholiques qui volontiers s'érigent en juges de la conduite et de l'attitude du Pape? N'est-il pas permis de les trouver à tout le moins naïfs, quand ils prétendent que sur tel ou tel point intéressant la cause chrétienne, le Pape a été mal informé, mal entouré, mal éclairé? Il y a vingt ans, c'était Léon XIII qui ne connaissait rien aux choses de France; il y a dix ans, c'était Pie X qui était malheureux dans ses inspirations et dans son gouvernement. Faisons attention : cette naïveté n'est pas neuve et elle peut conduire aux plus dangereuses illusions. Les Jeansénistes et les Gallicans en appelaient eux aussi, au Pape mieux informé, et la France a souffert plus qu'on ne pense de cette sottise prétention des catholiques à vouloir diriger l'Eglise et éclairer le Pape. Oh ! dit-on en parlant des décisions pontificales sur la loi de séparation et sur les cultuelles, Léon XIII n'aurait pas fait cela. On est allé plus loin ; on a eu l'hypocrisie en plein Sénat de décerner des éloges à Léon XIII, pour accuser ensuite son successeur d'être anti-français, et il a fallu qu'un sénateur cinglât son adversaire de ces paroles vengeresses : Mais rappelez-vous donc toutes les accusations portées contre Léon XIII par votre parti ; rappelez-vous les injures dont vous l'avez

abreuvé lors de son intrusion dans les affaires allemandes au moment du septennat militaire de Bismark. Vous le traitiez alors de Pape prussien. Ayez donc un peu plus de mémoire à présent, lorsque vous faites de Léon XIII un éloge auquel je m'associe, et que vous opposez ce grand Pape à son successeur. C'est un piège trop grossier que vous nous tendez là. Vous ne faites l'éloge de l'un que pour rapetisser l'autre.

Un grand fait d'histoire contemporaine mettra bien en lumière la sagesse et la fermeté de la Papauté : je veux dire, la loi qui en France sépara l'Eglise de l'Etat. Que cette loi fût, dans la pensée des gouvernants, dirigée contre l'Eglise, nul ne saurait en douter. Quand avant le vote de la loi, et longtemps avant que personne n'y songeât, des hommes qu'on ne peut accuser de tendresse exagérée pour la religion, comme Gambetta, Jules Ferryer, Paul Bert, se montrent formellement opposés à toute idée de séparation ; quand les libre-penseurs, réunis à Paris le 21 mars 1901 décident à l'unanimité d'inviter la Chambre à élaborer sans retard et sans interruption une loi de séparation des Eglises et de l'Etat ; quand l'un d'entre eux ose s'écrier à la tribune : La religion est le pire des maux ; quand un homme probe et honnête, comme M. Ribot, déclare en pleine Chambre : La séparation, telle que vous la proposez, je ne puis pas en conscience l'accepter, car cette loi, comportant la rupture définitive avec le Saint Siège n'est que la suite et le triste couronnement de votre politique ; quand des orateurs, profondément catholiques, viennent au sujet de cette loi prononcer, avant le Pape, les tristes mots de schisme, d'apostasie, de blasphème notional — affirmant que ce n'est pas là la séparation vraie, que ce n'est pas là l'Eglise indépendante, mais bien l'Eglise placée dans une situation humiliée vis-à-vis de l'Etat, et déclarant nettement, le jour du vote, que le but poursuivi est la destruction de l'Eglise catholique, que la loi constitue un ensemble de moyens parfaitement appopriés au but poursuivi, que le titre de cette loi est faux, car ce n'est pas une loi de séparation, mais une loi de compression de l'Eglise et de main mise sur elle, et quand enfin un courageux sénateur termine les débats par ces graves paroles : En rompant toute relation, en se refusant à tout accord avec la papauté, en la tenant pour non-existante, le gouvernement français se retranche lui-même de la catholicité, — que faut-il de plus pour être suffisamment édifié sur

l'esprit de cette loi et pour comprendre qu'elle soit inacceptable ?

Et si maintenant l'on veut être édifié sur l'attitude du Pape, il faut rappeler que dès le jour où la loi fut déposée sur le bureau de la Chambre, les cardinaux-français, dans leur lettre au Président de la République, ont déclaré que les associations actuelles étaient une négation de la constitution de l'Eglise et une tentative formellement schismatique; qu'après la promulgation de la loi, une commission de cardinaux, dont faisaient partie un cardinal français et un ancien nonce à Paris, a été créée par le Pape pour étudier les affaires françaises; — que pendant deux mois Pie X se tût pour réfléchir et prier, et que ce fut par les plus solennelles paroles qui soient jamais sorties de la bouche d'un Pape qu'il condamna la loi néfaste : Nous la réprouvons et Nous la condamnons comme profondément injurieuse vis-à-vis de Dieu qu'elle renie officiellement, comme violant le droit naturel, le droit des gens et la fidélité due aux traités; comme contraire à la constitution divine de l'Eglise, comme gravement offensante pour la dignité de ce Siège apostolique, pour Notre Personne, pour l'épiscopat, pour le clergé et pour tous les catholiques français, — que dans sa deuxième encyclique interdisant les associations cultuelles, il affirme : "Quant à Nous, Nous avons accompli notre devoir, comme tout autre pontife romain l'aurait fait. Nous n'aurions pu agir autrement sans fouler aux pieds notre conscience, sans forfaire à notre serment. qu'enfin, n'apportant pas ici le jugement des bons catholiques qui tous se sont soumis, on peut produire le jugement d'un homme qu'il suffira de nommer: M. Combes: "Non, a-t-il écrit, Pie X n'agit pas comme un entêté; il agit comme un Pape conscient de sa fonction, conscient aussi de la doctrine catholique et de sa mission de la garder. Son intransigeance n'est pas l'intransigeance d'un homme, c'est l'intransigeance d'une doctrine, et cette doctrine, il n'est pas loisible à cet homme de la méconnaître ou de la taire. Il estime avec raison qu'il est de son devoir et de son honneur de la proclamer du haut de la chaire pontificale, sous peine de commettre, en matière d'enseignement catholique, une forfaiture."

Qui oserait maintenant affirmer que le but des cultuelles était exclusivement financier, sans avoir rien à faire avec l'enseignement et la doctrine? Ah! s'il ne s'était agi que de finances et d'argent, l'Eglise se fût montrée, à coup sûr, plus

conciliante ? Ne s'est-elle pas d'ailleurs montrée désintéressée jusqu'au dépouillement ? Au lieu de se résigner à l'enfouissement de sa hiérarchie dans la fosse obscure et sans fond des cultuelles laïques et obligatoires, sans prêter attention au murmure timide que faisaient entendre, à la manière d'une tentation, cinq cents millions de biens et de fondations, patrimoine sacré des vivants et des morts, elle a crié par la voix vibrante de son chef. "Nous ne pouvons pas." Et toute l'Eglise de France répéta d'un seul cri et d'une seule âme : Non, mille fois non. En un mot, à la brutale mise en demeure : La bourse ou la vie, l'Eglise abandonna sa bourse d'un geste que Clémenceau lui-même dut déclarer superbe, et elle garda la vie, et avec la vie, l'honneur et l'espérance, c'est-à-dire, ce avec quoi, on construit l'avenir.

De bonne foi, le Pape pouvait-il se montrer plus condescendant tout ensemble et plus courageux ? Condescendant *t* oui, mais jusqu'à la limite, je viens de le dire, où pourrait commencer le déshonneur. Il y a un honneur pour les sociétés comme il y a un honneur pour les individus, et parce que l'Eglise est reine, faudra-t-il donc qu'elle consente à traîner dans la boue une couronne déshonorée ? et parce que le Pape est Roi, est-ce une raison pour qu'il abdique le privilège suprême des Rois, qui est le respect d'eux-mêmes et le respect du peuple qui leur est confié ? Oui, le Pape est notre Roi, et comme tel, le Pape n'est un étranger nulle part : comme Dieu dont il est le vicaire, il est partout chez lui. Mais aussi, comme Dieu a ses sanctuaires privilégiés, ainsi faut-il que nous gardions chez nous cette place d'honneur au Père commun des fidèles, place d'honneur dans les esprits par une obéissance respectueuse qui sache rejeter quand il le faut les jugements personnels, place d'honneur dans les cœurs par un amour filial et dévoué, place d'honneur dans les consciences en nous déclarant fiers d'appartenir au Pontife souverain, entrant dans les chemins de lumière qu'il ouvre devant nos pas, approuvant tout ce qu'il affirme, réprouvant tout ce qu'il condamne, conformant notre conduite aux règles d'action qu'il nous trace. Ainsi, nous tiendrons entre nos mains le flambeau qui chasse les ténèbres, et dans nos cœurs nous posséderons la vraie soumission qui engendre la paix et le bonheur.

fr. HENRI HAGE, O. P.

LES GUÉRISONS DE LOURDES *

Le Congrès eucharistique de Lourdes, en juillet dernier, n'a pas obtenu toute la publicité désirable, ni produit tout l'effet que seule assure une calme méditation. La guerre nous a fait manquer en partie une magnifique occasion de peser de nouveau le témoignage de Lourdes. Ces grandes assises furent closes au moment où éclatait le conflit européen, et les dernières acclamations, les dernières harangues furent couvertes par le bruit des canons de siège. Il ne faut pourtant point perdre entièrement le réconfort qu'un tel spectacle, faisant suite à tant d'événements miraculeux, apporte à la conscience chrétienne et catholique. Et puisque notre race s'est distinguée particulièrement au Congrès dans la personne de deux illustres représentants, puisque la séance où ils se firent entendre fut baptisée par les Français "la journée du Canada", il me semble que d'une aussi riche collaboration nous pouvons bien accepter tout l'honneur et cueillir tout le profit.

Or, selon moi, comme selon une multitude d'apologistes, la leçon de Lourdes est écrasante. C'est le plus fort témoignage qu'on puisse à l'heure actuelle rêver en faveur du catholicisme. C'est la perpétuelle revanche des croyants. Sans doute, lorsqu'il s'agit de croyance, — naturelle ou surnaturelle, — on ne démontre pas ce que l'on croit : car alors, ce serait la science ; mais on prouve qu'on a raison de le croire : et alors, c'est bien la foi, mais la foi rationnelle dont parle saint Paul, *rationabile obsequium*. Un exemple emprunté aux choses de la vie courante fera saisir à tous cette distinction que le théologien invoque du premier coup.

* Ouvrages à lire ou à consulter :

- Abbé G. Bertrin: *Histoire critique des événements de Lourdes*
- Dr Boissarie: *Histoire médicale de Lourdes*
- Dr de Grandmaison: *Vingt miracles de Lourdes*
- Henri Lasserre: *Notre-Dame de Lourdes*
- “ “ *Episodes miraculeux de Lourdes*
- J.-K. Huysmans: *Les foules de Lourdes*
- Adolphe Retté: *Un séjour à Lourdes*
- Reynès Monlaur: *La vision de Bernadette*

Nous suivons, je suppose, les phases d'un procès considérable relatif à des incidents auxquels nous étions complètement étrangers. Ignorant tout de la cause, nous sommes venus dans l'espoir de nous former une conviction. Et, de fait, au prononcé de la sentence, nous tombons d'accord avec le juge. Par des routes diverses, peut-être, mais convergentes, nous fûmes amenés à une conclusion identique. Que s'est-il donc passé au tribunal ? Que s'est-il donc passé dans notre esprit ? Ni l'érudition ou la faconde d'un avocat, ni l'autorité d'un juge, ne purent ressusciter les faits et rendre présents à nos sens un passé détruit. Sur quoi, dès lors, repose notre conviction ? Sur le témoignage ; sur l'ensemble des témoignages produits en cour. Nous n'avons pas la science, mais nous avons la foi. Et notre foi humaine est *raisonnable*, parce que, durant le procès, nous avons pu nous convaincre que ces témoignages étaient concordants et véridiques. La raison elle-même nous forçait à les admettre.

Pareillement, la foi chrétienne et catholique subit tout le long des siècles un procès que ses adversaires, malgré leurs échecs renouvelés, veulent sans cesse porter en appel. Aujourd'hui comme hier, le débat se prolonge ; nous y tenons le rôle de spectateurs, quand ce n'est pas celui d'avocats. L'objet en litige, la Révélation, n'est point du domaine de la science proprement dite. Impossible de le comprendre ici bas d'une façon normale et complète, non seulement parce qu'il appartient au passé, mais encore et surtout parce qu'il dépasse infiniment la raison humaine. Et pourtant, nous sortons convaincus de la discussion. (Même, pour un très grand nombre, pour ceux qu'on nomme les heureux charbonniers, toute discussion demeure superflue) Pourquoi cette tranquille assurance au sujet de vérités que l'on proclame impénétrables ? Parce que nous possédons la foi surnaturelle, basée sur le témoignage divin. Et pourquoi notre raison, dédaignant l'injure ou le sarcasme, s'honore-t-elle d'un pareil assentiment ? Parce que, au cours du procès, nous avons recueilli, dans un faisceau immense, la preuve innombrable que Dieu Lui-même avait parlé. Tout l'avenir religieux de l'humanité dévoilé aux regards de quelques hommes ; le Christ et son œuvre annoncés des siècles à l'avance : c'est l'argument prophétique. Des millions de fidèles mis en demeure d'abjurer leur foi et puisant dans leur foi même une sublime audace devant les tyrans, un sublime courage en présence de la mort :

c'est le témoignage du martyr. Une loi de la nature inopinément suspendue ou violemment contredite au passage d'une sainte ou à la prière d'un enfant : c'est le dossier du miracle. Et voilà ce qu'on est convenu d'appeler les preuves du surnaturel ou, plus strictement, "les motifs de crédibilité".

Ils ne démontrent point l'évidence intime des vérités révélées, mais ils démontrent qu'il faut évidemment y ajouter foi. Et s'il en est qui résistent à cet amas de preuves, si un romancier comme Zola, favorisé à Lourdes par la vue de signalés prodiges, s'en retourne aveuglément sceptique comme avant, quitte à dénaturer plus tard les faits, pour se donner contenance aux yeux du public, c'est que, dans un débat surnaturel, à l'encontre des procès humains, *il faut une grâce* toute particulière pour voir et acquiescer. A côté de ces tristes phénomènes d'occlusion, innombrables furent les retours à la foi occasionnés par "les événements de Lourdes". Depuis 1858, l'année où la Vierge Immaculée daigna faire dix-huit fois son tour de France, jusqu'au glorieux Cinquante-naire des apparitions, en 1908, et jusqu'au Congrès de 1914, Lourdes n'a point cessé d'être une chaire d'apologétique ou de défense religieuse, et une chaire vivante, parceque là, ce sont les faits qui parlent et c'est la grâce qui agit.

Si l'on excepte quelques ignorants des basses classes, joints à un petit nombre de fanatiques attardés, tout le monde aujourd'hui, admet la *réalité* des guérisons obtenues à Lourdes. Où la discussion s'engendre, et s'anime parfois jusqu'aux plus rudes polémiques, c'est quand il s'agit de remonter aux causes et de fournir une interprétation des faits. Mais les faits eux-mêmes sont si bien constatés, qu'ils font l'objet de thèses de doctorat dans les universités neutres. On cite à ce propos une parole vraiment définitive, celle d'un médecin juif et incroyant, le chef de l'École de Nancy. Le Docteur Bernheim annonce, dans son *Traité de la suggestion appliquée à la thérapeutique*, qu'il va "relater des guérisons authentiques obtenues à Lourdes, en essayant, toutefois, de les dépouiller de leur caractère miraculeux... Les faits sont réels, mais l'interprétation en est erronée." Retenons bien cet aveu pour le moment : *les guérisons sont authentiques, les faits sont réels.*

Et comment ne le seraient-ils point, quand on sait les strictes mesures prises par le Bureau des constatations, (1)

(1) Ce Bureau fonctionne à Lourdes depuis 1882.

pour écarter les cas douteux ou insignifiants, les mensonges ou les fraudes, ou même les enthousiasmes de la foule toujours accueillante à l'égard du merveilleux. Le président de cette "clinique du miracle", le Docteur Boissarie, est réputé pour son scepticisme méthodique, pour la façon dont il presse l'interrogé, met en doute ses assertions, même lui tend des pièges, au point d'exciter les murmures de l'assistance qui le trouve parfois un peu lent à reconnaître l'intervention divine. Lui, toujours calme, son expertise achevée, invite les médecins présents à la recommencer. Car il faut dire que le Bureau des constatations est ouvert aux savants de toute croyance et de tout pays. Adversaires ou partisans du miracle sont invités à séjourner dans cette clinique et à l'hôpital voisin, à examiner les malades avec leurs propres instruments et d'après leur méthode personnelle, à suivre un cas jusqu'à la fin, en enregistrant leurs observations. De 1890 à 1908, on trouve inscrits dans les registres les noms de 3,673 médecins dont 697 venus de l'étranger. Dans ces conditions-là, si des erreurs partielles peuvent encore se produire, il n'y a point de place à la supercherie, non plus que d'illusion possible sur l'ensemble des phénomènes. Et tant de publicité, tant de liberté, tant d'ingérences diverses et simultanées n'aboutissent en somme qu'à l'aveu mentionné de Bernheim.

LES GUÉRISONS SONT AUTHENTIQUES, LES FAITS SONT RÉELS.

L'interprétation des événements de Lourdes a donc donné lieu à d'ardentes discussions. Il semble que des faits si nombreux, (1) si bien établis, à première vue surhumains, auraient dû, sans retard, faire l'unité dans les esprits et accrédi-ter pour jamais la doctrine du miracle. Mais, je ne puis trop le répéter, quand le surnaturel est en cause, l'évidence n'est rien sans la grâce. Selon la parole du Docteur Lapponi, "il y en a qui verraient ressusciter un mort, et ne croiraient pas!" Tout en admettant la réalité des cures de Lourdes, plus d'un savant, donc, s'est évertué à leur assigner des cau-

(1) Sur le nombre des guérisons opérées à Lourdes, il faut noter que plus de la moitié, pour raisons diverses, échappent au contrôle du Bureau. Malgré tout, on y rédige annuellement, depuis vingt ans, de 100 à 150 procès-verbaux. Durant cette période, les cures vérifiées par les autorités de la Grotte peuvent se chiffrer à plus de 4.800. En ajoutant les guérisons obtenues à domicile et dûment constatées par les directeurs de pèlerinage et les médecins locaux, on arrive à un total de plus de 10,000.

ses naturelles plus ou moins précises. (1) Quelques-uns ont prétendu que l'eau même de la Grotte, douée de certaines propriétés chimiques, pouvait rendre la santé aux malades. Une fois ces prétentions affichées dans les revues médicales, l'eau de la Grotte passa par bien des cornues, depuis la pharmacie du village jusqu'aux plus grands laboratoires d'Europe; et jamais l'analyse chimique ne put rien découvrir en son composé qui l'empêchât de ressembler à l'eau que nous buvons chaque jour. D'ailleurs, toutes les eaux thermales ont une vertu curative propre à soulager telle ou telle maladie bien déterminée; tandis que la piscine de Lourdes guérit les affections les plus disparates, les troubles fonctionnels aussi bien que les plaies, la simple neurasthénie comme la carie des os. Enfin, nombre de personnes ayant été guéries priant dans l'église ou sur l'esplanade, et sans le moindre contact avec l'eau, que deviennent alors ce verbiage scientifique et cette chimie d'occasion? (2)

D'autres en plus grand nombre et plus sérieux en apparence, attribuent les prodiges de Lourdes à l'auto-suggestion, c'est-à-dire à la puissance d'une volonté qui veut guérir. Cette volonté se trouve, à Lourdes, singulièrement fortifiée par la foi et la confiance du malade, — la "foi qui guérit" de Charcot, — et par le décor extérieur : lumières de la Grotte, chant des hymnes et des cantiques, roulement des *ave*, et enfin, ce que Zola eut un jour l'audace d'appeler "le souffle guérisseur des foules."

Il convient d'admettre en premier lieu que la suggestion peut guérir ou soulager certaines affections nerveuses, et cela, à cause du pouvoir très considérable et très manifeste de la volonté sur les nerfs. Mais, contrairement à ce qu'on observe à Lourdes, ces procédés ne réussissent jamais instantanément, mais à la suite d'expériences répétées. De plus, si l'on consulte les meilleures autorités dans la matière, il faut que le névropathe en soit encore au prélude de sa maladie. L'hys-

(1) M. Anatole France repousse négligemment ce procédé et veut qu'on attribue le miracle *aux forces inconnues de la nature*. Le champ est vaste et l'échappatoire aisée. Mais le confortable dialecticien doit supposer pour cela, ou bien des lois de nature opposées aux lois existantes, ou bien une nature clairvoyante, capricieuse et versatile, apte à choisir l'heure et le lieu de ses privilèges d'exception. Ce sont des caractères étrangers à la nature telle qu'observée et décrite par les savants.

(2) L'imagination des fils d'Esculape s'est payé plus d'une franche débauche au sujet des événements qui nous occupent. Une

térie avancée, la neurasthénie générale ou diffuse, surtout la neurasthénie due à une conformation vicieuse du système sont absolument réfractaires à toute tentative de suggestion. Elles ont résisté jusqu'ici à de longs et pénibles traitements dans les meilleurs établissements professionnels. Et cependant, afin d'écartier toute erreur et pour établir une plus grande sécurité dans les esprits, on élimine des procès-verbaux toutes les cures de maladies nerveuses opérées à Lourdes. Elles sont d'ailleurs en petit nombre, comparées aux cures de maladies *organiques*, quatorze pour cent tout au plus. Pour le reste, il s'agit de plaies gangrenées, de cancers récidivés, de tumeurs, de fractures, de carie des os, de paralysie, de surdo-mutité ou de cécité, en un mot, de vices constitutionnels sur lesquels la suggestion et l'hypnotisme n'eurent jamais aucun effet. "La suggestion et l'hypnotisme sont radicalement impuissants quand il s'agit de légions organiques et de la reconstitution des tissus." (Charcot)

A Lourdes, prétend-on, ces procédés trouvent un adjuvant dans "la foi qui guérit," la pompe liturgique et le voisinage enthousiaste de la foule. Mais les incrédules ou les impies comme Gabriel Gargam qui refusait de prier ; Lucie Fauré, une chanteuse de rue qui s'était fait baptiser uniquement en vue de son mariage avec un catholique ; et Kerlsbillek, le mendiant aveugle de Lille qui blasphémait la Vierge des Pyrénées ? Serait-ce la dévotion ou la confiance, indépendamment de tout secours externe, qui opéra leur guérison ? Et ces petits miraculés, âgés de quelques mois seulement, dont on relève le nom dans les archives, dirons-nous qu'ils furent accessibles à la suggestion religieuse ou à la suggestion pure et simple ?

Les miracles de la suggestion et de l'hypnotisme, nous les attendons encore... Si la suggestion et l'hypnotisme opèrent si merveilleusement à Lourdes, pourquoi pas dans les autres villes d'Europe ou d'Amérique ? Le champ est très

brave femme lorraine, Madame Rouchel, fut subitement guérie d'un lupus au visage, sorte de cancer d'origine tuberculeuse qui avait produit une double perforation à la joue et au palais. Un médecin israélite osa attribuer ce prodige à la vertu miraculeuse d'une teinture d'iode qu'un charlatan aurait appliquée au cancer durant le voyage ; tandis qu'un de ses confrères en reportait tout le crédit à l'énergie créatrice d'un tampon d'ouate fermant l'ouverture de la joue... Si Molière revenait un instant sur la planète et réentreprenait de ridiculiser la Faculté, il n'aurait qu'à mettre ces propos-là sur les lèvres de ses personnages et à monter la pièce !

vaste et les sujets ne manquent pas. Ce n'est pas non plus la volonté de guérir qui fait défaut. Nous attendons les thaumaturges : qu'ils viennent ! Mais, je les défie au nom de la science. Ils pourront s'emparer de la volonté d'un client, le manier comme un chiffon, lui faire dévoiler son passé, débiter des sornettes, confondre un fauteuil avec une bougie. Mais si ce client, comme Pierre de Rudder, " l'homme au chapelet, " le plus célèbre miraculé de la Vierge, a une jambe cassée dont les os disjoints nagent dans la purulence, non, ce n'est pas leurs objurgations ni leurs impératifs qui vont refaire la matière osseuse, créer des chairs nouvelles et des tissus nouveaux. Seul, un miracle obtiendra cela. Et le miracle, nous l'avons à Lourdes. Nous l'avons dans sa simplicité lumineuse et son écrasante majesté. Ah ! le rude professeur de croyance ! Quel entassement de preuves et quelle portée d'argument ! Car tout se tient dans le credo. Il n'y a pas que la foi à l'Immaculée qui reçoive une confirmation par ces prodiges :

Si Lourdes est vraie, la Vierge est vraie ;
 Si la Vierge est vraie, le Christ est vrai ;
 Si le Christ est vrai, l'Eglise est vraie ;
 Si l'Eglise est vraie, nos Dogmes sont vrais.

Et alors, c'est tout l'édifice catholique que soutient à sa manière le brave ouvrier des Flandres, Pierre de Rudder, debout sur sa jambe restaurée, le chapelet à la main !

fr. M. A. LAMARCHE, O. P.



Pour bien prier, le talent n'est point nécessaire, l'éloquence est un hors-d'œuvre et la dignité n'est pas toujours une recommandation.

(Père Faber)

LA VISION DE BERNADETTE (1)

Il n'est pas facile de peindre avec exactitude et de rendre bien vivant un personnage qui appartient au passé. Celui qui veut faire œuvre d'historien, doit posséder une critique judicieuse et un don de seconde vue qui lui permettra de voir et de fixer, à travers les documents qu'il compulse, la véritable physionomie de celui dont il écrit la vie.

La difficulté augmente quand il s'agit de ressusciter un saint. Il faut alors joindre aux nombreuses qualités de l'historien, une connaissance sérieuse des lois de l'ordre surnaturel et une soumission respectueuse vis-à-vis les manifestations extraordinaires de la grâce divine.

Il est rare de voir ces dons divers réunis dans un même écrivain. Aussi nous avons bien peu de vies de saints, qui puissent tout à la fois intéresser les personnes instruites et être profitables aux âmes pieuses.

Certains hagiographes ont cru rendre leur héros plus sympathique en le surnaturalisant outre mesure. Ils ont noyé sa vie dans un miracle perpétuel et une extase sans fin. Les faits, les gestes, les paroles qui accusent un sentiment humain sont passés sous silence comme une faiblesse indigne. En lisant ces violents panégyristes, on se demande avec découragement si ces géants de la mystique, qui habitent continuellement le ciel, appartiennent à notre race et peuvent servir de modèles à ceux qui demeurent sur la terre.

D'autres sont tombés dans le défaut opposé pour avoir voulu faire œuvre de science. Ils n'ont pas fait la part assez grande à la grâce divine. Ils ont expliqué la plupart des faits merveilleux par les lois d'hérédité, les forces naturelles et les influences sociales. Les plus audacieux, ceux qui ne croient pas ou ceux qui croient faiblement, ont simplement nié tout élément divin. Ils ont vu dans les saints, des malades, des hystériques, des illuminés, des déséquilibrés, selon la nature des phénomènes à expliquer.

Quelques écrivains modernes ont échoué dans les vies de saints pour avoir écrit avec une trop grande vanité de littérateur ou d'historien. Ils ne se sont intéressés à certaines gran-

(1) Le dernier livre de Reynès-Monlaur

des figures de l'Eglise que pour mieux étudier des questions d'histoire, d'art et de littérature. Ils ont parlé de tout, excepté de sainteté, et, dans ces reconstitutions très vivantes du passé, ils ont oublié de fixer la physionomie de leur héros et de nous le faire aimer. La lecture de ces vies de saints sécularisés n'offre guère plus d'édification à l'âme que l'histoire des hommes illustres de Rome ou d'Athènes.

Reynès Monlaur a su éviter ces écueils dans sa "Vision de Bernadette." Son livre est écrit avec le talent d'un artiste, la conscience d'un historien et le tact exquis des choses divines qui caractérisent tous ses romans.

Reynès-Monlaur, n'ayant pas voulu faire une nouvelle histoire de Lourdes, résume à un point de vue très élevé, dans un exposé lumineux et fortement documenté, les principaux traits de cette merveilleuse apparition et en dégage les leçons avec un sens catholique très sûr.

* * *

L'ouvrage comprend trois parties : la première, traite de la "Vision de Bernadette." En traçant le portrait de la petite Voyante de Lourdes, l'auteur a fait taire son imagination. Il s'est scrupuleusement dissimulé derrière les pièces des enquêtes officielles ; il a aussi largement puisé dans le manuscrit de Bernadette que lui ont communiqué les religieuses de Nevers.

Ce qui caractérise cette enfant, c'est la simplicité, le bon sens, l'équilibre parfait des facultés. Ces qualités ne lui feront jamais défaut. Un jour, des personnes qui la suivaient en la regardant, selon son expression, "comme une bête curieuse" s'écrièrent : "Si nous pouvions couper un bout de sa robe !" Bernadette se retourna et dit tranquillement en haussant les épaules : "Que ces gens sont fous !"

Ce sera toujours sur ce ton raisonnable et plein d'assurance, qu'elle exposera cent fois de suite, sans s'impatienter et sans jamais varier, les circonstances des Apparitions et les révélations qui lui avaient été faites.

C'est ce qui frappe surtout quand on parcourt les minutieuses enquêtes médicales, judiciaires et canoniques auxquelles on la soumit, c'est de voir avec quelle assurance paisible cette petite paysanne résolut les difficultés qu'on lui opposait, démasqua les pièges qu'on lui tendait, confondit les

malveillants, persuada les sceptiques. Aussi la réalité des merveilles qu'elle rapportait ne tarda pas à s'imposer aux enquêteurs de bonne foi comme le Receveur des contributions, M. Estrade, et M. le curé Peyramale dont la brusquerie l'effrayait tant qu'elle en avait plus peur que d'un gendarme.

A voir Bernadette livrée aux tracasseries des gens de loi, on songe à cette autre bergère, Jeanne d'Arc, qui, elle aussi, dut défendre sa chère Vision. La vierge des Pyrénées n'a pas, comme la vierge de Domremy, de ces réponses à l'emporte-pièce qui confondent ses juges ; mais elle parle avec toute l'assurance d'un témoin qui rapporte ce qu'il a vu. Aux arguties des enquêteurs, elle répond en souriant : " Je ne suis pas une savante . . . je ne suis pas chargée de vous faire croire, mais de vous répéter ce que m'a dit la Vierge."

Bernadette ne fut donc ni une exaltée, ni une mystique. Elle ne le deviendra pas au monastère de Nevers.

Elle pratiqua la vie religieuse avec une grande sincérité, mais elle ne tranchait sur ses compagnes ni par une outrance de dévotion, ni par un raffinement de vie spirituelle. Elle se perd dans la masse ; elle est " comme tout le monde ", " comme les autres ". Aux personnes qui s'en étonnent, elle répond : " Je ne sais pas méditer ".

La maladie visita souvent Bernadette. Elle supporta ses souffrances avec patience, sans murmures, mais sans phrases héroïques. Elle demeure dans les régions moyennes du sacrifice ; on sent chez elle l'humble effort pour retenir une plainte et accepter la continuation de sa souffrance.

Bernadette a même quelques défauts. Elle s'impatiente un peu ; elle tient à ses idées, elle conserve un reste de cette fierté ombrageuse qui donna lieu dans son enfance à ce joli trait. Bernadette et sa mère étaient demeurées trois heures debout à subir un interrogatoire devant le procureur impérial. La dame de la maison leur tendit une chaise, en disant d'une façon un peu hautaine : " Vous pouvez vous en servir." Ma mère ne répondit rien — c'est Bernadette qui parle — mais moi qui étais méchante, je dis : " Non, on la salirait !"

La supérieure du couvent de Nevers disait un jour de Bernadette : " Il n'y a qu'un miracle qu'elle ne puisse faire : c'est de se corriger de tous ses défauts ". C'est vrai, répondait humblement la novice. L'abbé Febvre, son confesseur, résume sa vie intérieure dans cette phrase : " Elle a été plus travaillée par Dieu qu'elle ne s'est travaillée elle-même."

Rien de saillant et d'héroïque dans la vie de Bernadette, si ce n'est une humilité qui nous confond. Jamais cette enfant n'a cherché à tirer profit de l'immense faveur dont elle a été l'objet. Jamais elle n'a parlé d'elle-même, de sa "Vision", pas même pour s'en déclarer indigne. Elle semble avoir échappé à cette forme très subtile de la vanité qui s'insinue à la longue chez ceux qui ne parlent d'eux-mêmes que pour s'humilier. Il semble que la Vierge ait voulu veiller elle-même sur sa petite confidente et empêcher son cerveau d'être grisé par les acclamations des foules.

"Je ne sais, mais il me semble, dit Reynès-Monlaur, dans une des plus belles pages de son livre, que cette humilité d'une âme qui s'ignore est une preuve aussi — et la plus grande — du passage de Dieu. Nous admirons l'enfant qui court vers la Vision, frôlant le sol, à peine, emportée par l'ardeur de sa joie ; nous contemplons avec émotion le visage où se reflètent les clartés du Paradis. Mais peut-être notre petite Bernadette nous semble-t-elle plus émouvante, lorsque, au sortir de ces colloques que les anges envieraient, elle prend simplement le chemin de l'école, essouffée, respirant mal sur la route qui monte, portant au bras, dans un cabas usé, son livre et un morceau de pain noir. J'ai vu ces livres : l'histoire sainte, le catéchisme si souvent feuilleté, tout racorni. Elle en tournait les pages, les yeux encore pleins de la Vision divine, et sa mémoire n'était pas moins rebelle, et sa pauvre petite tête "demeurait aussi dure."

Devant ce portrait si vrai, on remercie l'auteur de n'angéliser Bernadette qu'aux pieds de la Vierge et de ne mettre autour de ce front d'enfant d'autres rayons que cette lumière resplendissante tombant du rocher de Massabielles. A voir Bernadette si humaine, si près de nous, nous l'aimons davantage. Par son exemple, nous apprenons une fois de plus, que Dieu n'a pas besoin de nos talents ni même de nos vertus pour exécuter ses desseins.

* * *

Dans la seconde partie de l'ouvrage : "Ce que la Vierge demande, et comment la terre lui répond," l'auteur étudie la prière à Lourdes, prière demandée par la Vierge, pratiquée et prêchée par la voyante et répétée par des milliers de pèlerins. Lourdes est devenue un immense brasier de foi et de charité qui illumine et réchauffe tous ceux qui s'en approchent.

Après la prière, Marie a demandé la pénitence, et, à l'exemple de Bernadette qui, toute sa vie, a souffert, les pèlerins de Lourdes, sous des formes diverses, font pénitence: dans les hôpitaux, aux piscines, sur le parcours de la procession, la souffrance humaine se transforme en expiation que l'amour illumine et féconde.

Une des formes les plus touchantes de cette pénitence est celle qui se pratique dans les hôpitaux et dans les piscines de Lourdes. A l'époque des grands pèlerinages, les salles regorgent de patients. Il faut alors doubler le personnel des garde-malades. Des femmes du monde, de tout âge et de toute condition, offrent généreusement leurs services. Elles procèdent au pansement et à l'habillage de toutes ces loques humaines avec tout le dévouement et toute l'intrépidité des professionnelles de la charité. Elles se penchent sur les lits des cancéreux, des tuberculeux, pour dire des paroles d'apaisement et d'espérance. Elles respirent à pleins poumons, pendant des jours et des nuits, tout ce relent de la misère humaine. C'est avec le sourire et les mains délicates de ces héroïques infirmières, que la Vierge de Lourdes panse les plaies de ses chers malades et les console, lorsqu'Elle les renvoie sans les guérir.

Le même héroïsme s'exerce aux piscines dans ces équipages de brancardiers qui transportent les malades des divers hôpitaux pour les baigner dans la fontaine miraculeuse. Ces hommes de toute profession, ces braves ouvriers qui, pour toutes vacances, ajoutent ce labeur aux labeurs habituels, supportent joyeusement la fatigue, la chaleur, la pluie, l'épuisement, la faim, la soif aux heures de presse: à deux ou trois heures de l'après-midi, quelques-uns n'ont encore rien pris.

Écoutons le récit d'un de ces volontaires de la charité.
(1) " On acquiert une adresse étonnante pour éviter à de pauvres malades dont le corps endolori tombe en lambeaux, les chocs et les contacts meurtrissants. Ici, un ancien magistrat refait des pansements. Là, un ingénieur-électricien boutonne les manchettes d'un cancéreux. À côté, un licencié ès-lettres donne un coup de balai, un industriel recueille et accumule, dans un seau, des morceaux d'ouate et des bandes tachées de pus. Un soldat en congé emporte dans ses bras ou sur son

(1) Adolphe Retté : Un séjour à Lourdes, p. 185.

dos de lourds impotents. Et, à travers tout cela, on n'arrête pour ainsi dire pas de prier.

Nulle part qu'à Lourdes, la solidarité humaine, la charité compatissante ne s'est élevée à des hauteurs aussi sublimes.

Pendant des semaines, ces infirmières, ces brancardiers volontaires ont dompté leurs répugnances, mortifié violemment tout leur être. Ils ont fourni la somme de mérites nécessaire pour maintenir l'équilibre du Bien et du Mal. Quand ils retournent à leur foyer, la Vierge — comme elle le faisait pour Bernadette — “les regarde et leur sourit par-dessus les barrières”.

En retour de la prière et de la pénitence que lui apportent les foules, Marie donne des miracles : guérisons éclatantes, conversions des pécheurs, pour lesquelles il n'y a pas de “Bureau de constatations”.

La troisième partie de l'ouvrage se termine par quelques pages, vibrantes de foi, éclairées par un sens catholique très sûr, où toutes les merveilles de Lourdes sont ramenées, comme il convient à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le magnifique Congrès Eucharistique de Lourdes a été l'application du vieux dicton de piété du moyen-âge : *ad Jesum per Mariam*. Il semble que Marie n'ait confié à la terre le secret de son Immaculée Conception que pour se faire l'ostensoir de son Divin Fils.

* * *

Le livre de Reynès-Monlaur est à lire et à méditer. Il sera une excellente méditation à la fête des Apparitions de la Vierge de Lourdes que nous célébrerons le 11 février. Plus que jamais, nous avons besoin de la pitié de Marie. L'obsédante vision de la guerre doit tenir les catholiques à genoux. La miséricorde de la Vierge descendra sur la terre, comme dans la vallée de Lourdes, par la prière et la pénitence.

fr. R. OUMET, O. P.



POUR GARDER LA CITÉ

ENQUÊTE SUR LA FOI AUPRÈS DES HOMMES DE LA CLASSE INSTRUITE



DURANT les quatre ou cinq derniers mois que nous avons vécus, la préoccupation générale des esprits dans le monde s'est à peu près totalement transformée. Comme dans une chambre où quelqu'un agonise, les voix s'assourdissent, les figures se font graves et les petits événements dont est composée la vie ordinaire paraissent plus vides et moins dignes d'attention. Il y a un an, une grande revue française, très reçue au pays, instituait une enquête auprès des hommes qui intéressent le plus la foule des lecteurs. " Quel est votre violon d'Ingres ? " demandait la revue. — Et les graves historiens, les critiques souriants, les comédiens illustres, venaient à tour de rôle faire le bout de confession, essayer la petite cabriole dont est friand le public, bon tyran, donneur de renommée. Ce spectacle était amusant. Il n'était pas caractéristique de sérieux ni de gravité. Cette année, la même revue est, tout entière, au service de la grande cause. Comme ses confrères, elle mène sa campagne patriotique d'encouragement et de demande de secours. Et l'enquête qu'elle pourrait faire, on en imagine facilement le caractère grave et tragique.

Ce progrès dans le sérieux, qui paraît universel, devait profiter au christianisme. L'heure de la souffrance et du sacrifice, l'heure où l'on réfléchit et celle où l'on meurt, n'est pas une heure anti-cléricale. On a dit que tout se passe dans le monde comme si le catholicisme était vrai. Cela est plus frappant encore en temps de guerre. Les soldats qui vont au feu demandent le prêtre. On a le bon esprit de se rendre à leur désir. Les pays éprouvés ont besoin de résignation et de courage : la religion enseigne la résignation et le courage. Elle devient ainsi aux yeux mêmes des incroyants une

actualité, elle qui est " l'éternelle actualité. " On imagine un adorateur d'Anatole France lisant, dans la tranchée, cette phrase de son demi-dieu : " N'écoutez pas les prêtres qui enseignent que la souffrance est excellente. C'est la joie qui est bonne. . . . A vous, citoyens, de hausser vos esprits et de vous rendre capables, par l'étude et la réflexion, de préparer l'avenir de la justice sociale et de la paix universelle. " Le demi-dieu détonne dans la tranchée. Mais le prêtre y est à sa place. Aussi, les revues et les journaux nous signalent dans les pays en guerre une sorte de réveil religieux.

Ce réveil, au reste, n'est pas un brusque sursaut. Ce changement a eu sa longue préparation. En France, particulièrement, les meilleurs esprits ont, depuis quelque temps, compris et affirmé la force sociale qu'est, en tous temps, le christianisme. " Il n'y a pour la France à choisir qu'entre deux destinées : ou vivre chrétienne ou mourir de ne pas l'être. " Cette parole de M. E. Lamy n'exprime pas seulement l'opinion personnelle de celui qui est le plus consciemment et intelligemment catholique des grands écrivains contemporains. Elle pourrait être la devise d'un groupe considérable de français. Les jeunes surtout, ceux de la génération qui a trente ans cette année, catholiques par conviction religieuse reconquise ou seulement encore par nationalisme, s'attachaient de plus en plus à ces idées de saine sociologie que Brunetière avait commencé à répandre, auxquelles Bourget doit son retour à la pratique religieuse et dont Maurice Barrès est aujourd'hui, quoiqu'incroyant, le chevaleresque défenseur et le populaire apôtre.

Il y eut bien un temps où l'on pouvait opposer à ces idées de nationalisme catholique l'idéal laïque des scientifiques. Mais ce temps n'est plus. La Science comme fondement des sociétés, le savant devenu le " deus ex machinâ " universel, et " les Gouvernements réduits à n'être plus que des Sections de l'Institut et les dernières de toutes, " (1) voilà un rêve qui ne trouve plus son bouillon de culture que dans les cerveaux hermétiquement scellés de quelques vieux savants. Aussi, — en dehors du socialisme, avec son pauvre monopole de l'Etat, et de l'internationalisme, que les premiers coups de feu tirés en Belgique ont mortellement atteint, — il n'y avait plus en France avant la guerre que des idées de politiciens. C'est peu

(1) Parole de Flaubert, répétant Renan.

de chose. Les générations nouvelles exigent davantage. Et l'on comprend que Maurice Barrès qui était déjà, par la grâce de M. Lavedan, "prince de la maison de Lorraine," soit devenu en peu de temps le roi de la jeunesse de France.

Par ce mouvement de retour au catholicisme, que la guerre paraît accélérer, la France affirme, mieux que par la force de ses armes, le désir et, dans la mesure où ce mouvement sera continué, la puissance qu'elle a de se survivre et de se prolonger. Par son tempérament communautaire, par sa mentalité propre, et sans doute par une grâce spéciale de Dieu, la France est, en effet, essentiellement chrétienne et catholique. Elle l'a été dans son histoire et dans l'œuvre et la pensée de ses plus illustres enfants. Elle l'a été dans ses pires désordres, inexplicables autrement. Redevenir chrétienne et catholique, c'est pour la France reprendre conscience de ce qu'elle est et de ce qu'elle signifie pour les autres peuples.

Or, s'il est vrai que la France se bat en ce moment, "non pour son honneur ou son beau territoire, mais bien pour ce qu'elle signifie dans le monde," — ce sont les paroles récentes d'un rédacteur anglais du "Times", — et si, en effet, ce qu'elle signifie dans le monde, c'est bien l'idée chrétienne, on ne saurait exagérer l'importance européenne de la cause qu'elle défend. Car c'est une vérité désormais acquise en sociologie que le rôle fondamental du christianisme dans la civilisation actuelle. Et on l'a redit encore récemment. La supériorité incontestable de notre civilisation d'occident ne s'explique que par la collaboration des races, et la collaboration des races ne s'explique que par le christianisme. Le christianisme seul permet aujourd'hui au socialiste de rêver avec quelque vraisemblance au "grand soir" et à l'internationaliste, de donner un air de bon sens à ses utopies. La fausse monnaie de Liberté, de Fraternité et d'Égalité n'a pu avoir cours que dans un monde chrétien. Et c'est pourquoi on a dit que la civilisation allemande, si brillante qu'elle soit, et parce qu'elle est d'ailleurs parfaitement non-chrétienne et plus farouchement particulariste qu'aucune civilisation ancienne, était un danger pour cette civilisation universaliste dont la France est bien vraiment la nation la plus représentative. C'est en combattant contre l'Allemagne et par réaction, que la France serait ainsi en train de réapprendre ce qu'elle signifie vraiment pour le monde et ce qu'elle est elle-même essentiellement.



Devons-nous cependant faire nôtres les espoirs les plus enthousiastes et prévoir une France renouvelée par la guerre et redevenue tout à fait chrétienne ? " L'avenir est à Dieu," et Dieu fait des miracles. Il y a une Jeanne d'Arc dans l'histoire de France. Cependant, d'après les prévisions humaines, que la France retrouve toute sa foi et qu'elle en fasse de nouveau l'âme de sa vie nationale, c'est ce dont il peut être permis de ne pas être certain. De ces efforts, du moins, que la vieille France fait pour redevenir elle-même, et de l'aveu que ces efforts comportent, la Nouvelle-France a le droit et le devoir de tirer des leçons.

Le Canada-Français est français comme la France et il est chrétien comme elle. S'il signifie un jour quelque chose pour l'Amérique, ce ne peut être, comme la France, que par l'idée chrétienne. Et, plus rigoureusement encore, le Canada-Français " n'a à choisir qu'entre deux destinées: être chrétien ou mourir de ne pas l'être. " Or, pour posséder enfin cette vérité, nous faudra-t-il à nous aussi les douloureuses expériences de la mère-patrie ? Laisserons-nous aussi notre destinée nationale évoluer au gré des vicissitudes de la Science ou dépendre des caprices de la littérature ? Aurons-nous un jour les angoisses et les remords que doivent ressentir en ces temps d'épreuves tous les Français sérieux ? Quelle que soit, en effet, aujourd'hui, " l'union sacrée " dont nous parlent les journaux, il n'en est pas moins vrai que, depuis de longues années et même après 70, il y a eu en France deux Frances, l'une " noire " et l'autre " rouge," acharnées l'une contre l'autre et gaspillant dans ces luttes les trésors de vitalité de la patrie. Est-il possible qu'il y ait un jour deux Canadas-Français, frères ennemis, qui ne sauront préparer que dans de mesquines querelles ces heures héroïques et douloureuses que tout peuple, s'il n'en est pas indigne, doit attendre ?

Jusqu'à présent, nous ne sommes pas menacés par l'anticléricalisme. En France, l'anticléricalisme a été fort de deux appuis : celui de la science et celui de la littérature. Chez nous, s'il est vrai qu'il " faut vivre d'abord et ensuite philosopher," la science a bien autre chose à faire qu'à être anticléricale. Et quant à nos littérateurs, ils ont commis des espérances, Mais l'opinion, plus saine qu'en France, ne prend

pas encore pour vérités sociales les fantaisies amusantes d'un chroniqueur, ni les rêves d'un poète pour règle de conduite. Et il est vrai que notre santé vient de notre régime frugal : les séductions littéraires ne nous ont pas été prodiguées.

Notre histoire toute récente possède enfin ses minuscules encyclopédistes, péril d'ailleurs vulgaire et dont nous n'avons pas à être fiers, si l'on considère la médiocrité des messieurs qui, aimant d'amour notre peuple, ont rêvé un jour pour lui l'émancipation.

Cependant les Canadiens-Français lisent beaucoup les livres de science ou de littérature importés de France. Est-il possible qu'ils échappent à l'influence de ces livres ? Les grands critiques et les grands romanciers français sont connus des personnes qui composent notre classe instruite. Est-il possible que ces personnes n'éprouvent aucun trouble à cette lecture et qu'elles ne se posent point, fût-ce un moment, les difficultés que ces écrivains font au christianisme ou qu'ils essaient de résoudre ? Il y a peut-être parmi nous plus de défaillances dans la foi que nous ne voulons le croire.

Or, parmi ces personnes de notre classe instruite, il en est dont la foi importe plus particulièrement à la nation elle-même. C'est de nos hommes de profession que je veux parler. Ils sont notre aristocratie. Ils sont les têtes de nos groupements paroissiaux. "Le notaire de la paroisse, le curé et le médecin, dit quelque part M. Decelles, sont les trois colonnes sur lesquelles reposent tout l'édifice social." Ces trois hommes doivent à leur cours classique, — on ne le dira jamais assez, — d'avoir été et de rester d'admirables chefs sociaux. Ils doivent en particulier à la formation commune de pouvoir se comprendre et collaborer. Les sottises anticléricales, qui sont toutes anti-sociales, ont moins de prise sur eux. Comparez, à ce point de vue, au notaire et au médecin de nos compagnes l'instituteur laïque tel qu'il existe en France. Il est, lui aussi, dans son village, une colonne de l'édifice social, mais une colonne peu solide. Lui aussi est une sorte de chef, mais pas pour le bien de la société. Ce primaire, qui n'a pas de vraie formation intellectuelle, mais seulement quelque science de toutes choses, tête quelquefois bien "pleine", mais rarement bien "faite", gobeur prédestiné de nouveautés et de chimères, sectateur béat des ballons d'essai de la libre-pensée, on peut dire qu'il a été, dans le doux pays de France,

l'un des facteurs les plus puissants d'anarchie, de désordre et de division. Dieu nous préserve de ses services !

Cependant nos professionnels, si bien formés qu'ils soient, n'ont pas, en général, une instruction religieuse qui corresponde à leur développement intellectuel. Après le baccalauréat, l'apprentissage d'une profession, les lectures, l'expérience de la vie ont continué à développer leur intelligence, mais à peu près en dehors des études religieuses. Leurs connaissances en ce domaine restent un peu ce qu'elles étaient au sortir du collège. Mais en revanche, ils ont lu beaucoup et au hasard. Ils ne connaissent pas leur religion, mais ils savent ce qu'en pensent Flammarion, ou Darwin, ou Renan, et Brunetière quelquefois ou Bourget. Toutes les objections contre le christianisme leur arrivent par une voie ou une autre et les trouvent peu préparés. Il en est qui perdent la foi. Ils ne se hâtent pas de se l'avouer et ils sont trop intelligents pour l'afficher. Quelques-uns en viennent ainsi, sans qu'on s'en aperçoive, sans peut-être s'en apercevoir eux-mêmes, à avoir une mentalité nettement rationaliste. D'autres restent fidèles, mais ils sont hésitants et troublés.

Or, il y a des raisons de croire et de garder sa foi que ces hommes ignoraient ou connaissaient mal. S'il est vrai que certaines objections ont de l'importance, si certaines difficultés réelles existent, il est vrai aussi que l'ignorance de la philosophie et de la religion a sa grande part dans la défection de la plupart des catholiques. C'est le cas de ce médecin d'une petite ville qui prétend trouver dans Voltaire tout ce qu'il faut pour réfuter un catholique. Or, les difficultés que fait Voltaire au catholicisme paraissent plaisantes aux incrédules d'aujourd'hui. L'exégèse même de Renan n'est plus prise au sérieux. "Qui se détacherait aujourd'hui de la communion catholique pour des raisons philologiques?" disait déjà Brunetière, en 1894. C'est toujours un grand malheur de perdre la foi, — mais le malheur est plus déplorable encore quand il pourrait être évité et qu'il arrive pour des raisons qui n'en sont point.

Ce serait donc œuvre de bonne "action sociale" que d'aller à nos hommes de profession et de les aider, par une apologétique faite pour eux, à conserver cette foi catholique, qui n'est pas seulement le trésor de l'individu, mais qui fait l'unité et la force de notre race.

Cette œuvre n'existait pas il y a quelques années. Elle a été entreprise en partie par de zélés religieux. Et tout le monde reconnaît les grands bienfaits des "retraites fermées."

A cette œuvre, mais dans un domaine moins vaste, et avec des moyens plus modestes, la "Revue Dominicaine" ambitionnerait de collaborer. Dans son programme, elle parlait de "prendre ces armes dont se sert à notre époque l'apologétique chrétienne." Or, afin de préciser les points qu'il serait pratique de traiter, et pour renseigner nos abonnés dont beaucoup sont prêtres, il nous a paru intéressant d'instituer une enquête sur la foi. Ceux de nos lecteurs de la classe instruite qui voudraient bien s'y prêter, répondraient brièvement aux deux questions suivantes :

I. AVEZ-VOUS QUELQUES DIFFICULTÉS AU SUJET DES VÉRITÉS DE FOI ? ET SUR QUEL POINT PORTENT CES DIFFICULTÉS ?

II. PARMIS LES LIVRES, QUE VOUS AVEZ LUS, DE SCIENCE, DE PHILOSOPHIE OU DE LITTÉRATURE, QUELS SONT CEUX QUI PARAISSENT VOUS AVOIR LE PLUS INFLUENCÉ ?

Les réponses peuvent être anonymes ou pseudonymes. Celles qui paraîtraient caractéristiques d'un état d'esprit général seront publiées. Les autres serviront à composer une vue d'ensemble.

fr. H. PELLETIER, O. P.

St-Hyacinthe, 19 janvier, 1915.



Un pauvre qui prie est au-dessus d'un roi ou d'un génie qui borne ses instincts à la terre.

(Reynès Monlaur)

DANS L'ÉGLISE ET DANS L'ORDRE

I

LES ACTES DU SAINT-SIÈGE

L'on a exprimé aux Rédacteurs de notre *Revue*, le désir d'y voir, chaque mois, un résumé des *Acta Apostolicæ Sedis*, Bulletin officiel de la Cour de Rome.

L'autorité de celui qui l'a exprimé nous fait de ce désir, un ordre. D'ailleurs, la *Revue* ayant commencé, depuis plusieurs mois, à remarquer les faits les plus notables dans l'Église, elle n'en saurait guère trouver que ne rapportent les *Actes du S. Siège*. Tous les actes importants de la vie de l'Église ont, en effet, quelque répercussion au Siège qui est le centre de la chrétienté, et son *Bulletin* doit en recevoir l'écho.

Celui à qui l'on a temporairement confié la tâche de dépouiller les *Acta A. Sedis* ne saurait évidemment songer à enregistrer ici, toutes les décisions des Congrégations romaines, et la collation de tous les honneurs pontificaux.

Il veut simplement, parmi les actes du Saint-Siège, indiquer et résumer les principaux, actes personnels du Pontife souverain, actes des Congrégations, honneurs pontificaux, qu'un intérêt commun à tous les catholiques, ou particulier à ceux de ce pays signale à notre attention,

Il voudrait, aujourd'hui, recueillir, grouper et résumer les actes officiels du nouveau Pontife au sujet de la guerre.

BENOIT XV ET LA GUERRE.

L'on sait toute la tristesse qu'éprouva de la guerre actuelle, le bien-aimé pontife Pie X, et sa douleur de constater qu'autrefois la parole du Pape eût empêché ce conflit, tandis que, de nos jours, sa voix s'élève en vain.

Son successeur semble avoir hérité de sa sollicitude pour la paix du monde. Sans compter les prières personnelles et

les démarches diplomatiques restées secrètes, la seule énumération de ses actes *officiels*, est un témoignage probant de son désir de la paix.

Premières paroles.

Sa Sainteté Benoît XV était couronnée le 6 septembre ; le 8, Elle adressait à tous les catholiques une exhortation paternelle, toute de paix. Le Pape y déclarait sa volonté de ne rien omettre de ce qui pourrait abrèger le fléau de la guerre ; il promettait ses prières et demandait à tous les fils de l'Eglise, spécialement aux prêtres, de "supplier avec instance le Seigneur, par des prières privées et publiques ;" il implorait le secours de la Sainte Vierge ; il faisait enfin, un pressant appel aux souverains des pays en guerre : "assez de ruines ont été accumulées, assez de sang humain a été versé ; qu'ils se hâtent vers la paix, qu'ils se tendent la main ; ils attireront ainsi sur eux et sur leurs peuples, les récompenses divines ; ils mériteront de la société civile ; et ils feront un acte très agréable à Nous qui sommes très affligé, au début de notre Pontificat." [Acta Ap. Sedis. 17 sept. p. 501.] Hélas ! Les enfants n'ont pas encore écouté cet appel de leur père.

La cathédrale de Reims.

Vers le 20 septembre dernier, les agences télégraphiques annonçaient le bombardement de Reims, et la destruction de l'antique cathédrale ; heureusement, cette destruction n'était que partielle ; toutefois, c'était déjà trop d'avoir osé lancer des obus sur ce temple, où par surcroît, flottait, dit-on, le drapeau de la Croix Rouge. De tous côtés, même des milieux protestants, s'échappa un cri d'indignation. Les uns protestaient au nom de l'art dont la cathédrale était une merveille ; d'autres au nom de la patrie, dont ce temple avait vu sacrer les rois ; d'autres au nom de la religion : n'y avait-il pas lieu, en effet de se demander, ce que l'on respecterait, si la maison de Dieu n'était pas épargnée ?

Le 3 octobre, le cardinal Luçon, archevêque de Reims, écrivait au Souverain Pontife, au sujet de ces évènements. Le 16, le Pape lui répondait en des termes dont quelques-uns ne sauraient être trop soulignés : "Nous n'avons pas manqué de suivre, avec une attention spéciale, les nouvelles des

“ graves événements dont l’antique et illustre cité de Reims, votre siège épiscopal, a été naguère le théâtre ; nous vous sommes reconnaissant de Nous avoir donné une relation détaillée de ces faits et de les avoir exposés dans leur exactitude.

“ Soyez bien persuadé de la part très vive que nous prenons à la profonde douleur que vous causent la vue de tant de maux, et la pensée des conséquences funestes de la guerre au point de vue religieux et artistique, ainsi qu’au point de vue matériel de votre cher diocèse, si éprouvé.”
[A. A. S. 9 nov. p. 541.]

Les prêtres-soldats.

Le prêtre-soldat régulier est une anomalie et une nouveauté. De droit ecclésiastique, en vertu de son caractère et de ses fonctions, comme de tradition, le prêtre, ou pour parler plus exactement, le *clerc* est exempt du service militaire. Le malheur des temps a cependant laissé s’effacer ce droit d’exemption, et en certains pays, l’on a contraint à fréquenter les camps et à verser le sang, ceux dont la vie doit se passer aux pieds des autels, et dont le ministère est tout de bénédiction, de paix et de charité.

Dans la guerre actuelle, plusieurs milliers de prêtres servent comme soldats ; leur sort devait toucher d’une façon spéciale, le cœur du Pontife. Les *Actes* nous apportent le gage de la sollicitude du Pape, particulièrement pour ceux d’entre les prêtres qui sont prisonniers de guerre.

Dans une lettre du 18 octobre au Cardinal de Hartmann, archevêque de Cologne, le Pape se réjouit de ce que l’Empereur d’Allemagne ait consenti à traiter les prêtres français prisonniers comme des officiers. Au milieu de l’inénarrable tristesse que lui cause la guerre, cette charité du cardinal, lui a été, dit-il, un sujet de grande consolation. Et il souhaite que cette charité ait des imitateurs, chez tous les chrétiens, surtout chez les évêques et les prêtres catholiques. [A. A. S., 9 nov, p. 542.]

Quelques jours plus tard, il recommande à l’archevêque d’Antivari (Monténégro) la même charité envers tous les captifs—sans distinction de religion, de nationalité et de condition—détenus dans son diocèse. [A. A. S., 9 nov. p. 546.]

L'Encyclique du 1^{er} Novembre.

Longtemps attendue par l'univers chrétien, la première encyclique de Benoît XV a projeté une grande clarté sur la guerre actuelle. Sans doute, le Pape ne s'arrête pas à en décrire longuement les maux, encore qu'en quelques phrases bien touchantes, il en énumère les malheurs ; il remonte aux causes du conflit, et de ces hauteurs il indique les remèdes qui, dans l'avenir, préviendront de telles catastrophes.

Il rappelle que la cause fondamentale de la guerre, c'est "un mal inhérent aux entrailles mêmes de la société humaine, c'est que les préceptes et les règles de la sagesse chrétienne, condition indispensable de la stabilité et de la tranquillité publique, ont cessé de présider au gouvernement des États."

De cette disparition du sens chrétien, il y a quatre manifestations ou conséquences : l'absence de bienveillance mutuelle dans les rapports des hommes entre eux ; mépris de l'autorité ; luttes injustes des différentes classes de citoyens ; appétit désordonné des biens périssables. Tels sont, au regard du Pontife, les quatre chefs de désordre d'où proviennent les perturbations si graves de la société, — et qui sont à l'origine de la guerre présente.

Que l'on revienne à la charité, à l'obéissance, à la justice, au désir des seuls véritables biens, les biens éternels, d'un mot, "aux principes du christianisme, et l'on ramènera sérieusement dans les États, l'ordre et la paix." — (A. A. S. 25 Nov. p. 602).

Le denier de Saint-Pierre de la Belgique.

Depuis le commencement de la guerre, un fait a échappé à la contradiction : l'héroïsme du peuple belge. Suivant l'expression du P. Janvier : "La Belgique a connu ce surcroît de grandeur, cette surabondance d'énergie, cette ivresse de vie morale que l'héroïsme apporte avec lui."

En voici un bel exemple : Malgré toutes ses épreuves, malgré les ruines accumulées, malgré les taxes de guerre etc., le peuple belge n'a pas oublié les besoins du Père commun des fidèles, et il a voulu recueillir le *denier de Saint Pierre* : n'est-ce pas admirable de foi et de désintéressement ?

Mais voici qui ne le cède pas en générosité. — Dès qu'il a appris cet acte de piété filiale, le Pape écrit au Cardinal

Mercier, primat de Belgique. Il dit hautement "son admiration à la vue de ce témoignage de piété et de charité ;" mais considérant la condition où se trouvent ses enfants de Belgique, il ne peut seconder leur dessein, et *il veut que soient dépensées au secours du peuple belge aussi digne de pitié qu'il est noble et religieux* les aumônes qui ont pu être recueillies. Vraiment le détachement du Père est digne de la charité des fils. (A. A. S. 9 décembre p. 668.)

Les médailles-scapulaires pour les soldats.

Un rescrit de la Secrétairerie d'Etat, en date du 22 mars 1912, concédait aux soldats sous les armes, le privilège d'être reçus des scapulaires et d'en gagner les indulgences, à la seule condition de porter une médaille bénite dite *médaille-scapulaire*, sans qu'ils aient besoin, auparavant, de recevoir le scapulaire proprement dit.

Le grand nombre de soldats sous les armes, pendant cette guerre, et le nombre relativement petit des prêtres qui ont le pouvoir de bénir les médailles-scapulaires, ont porté le Saint-Père, pour le plus grand avantage spirituel des soldats, à faciliter les conditions d'indulgences : pour tout le cours de la guerre, tout prêtre, lors même qu'il ne serait pas approuvé pour les confessions, peut bénir les médailles-scapulaires. (A. A. S. 9 déc. 674).

Ces différents actes officiels, — les seuls que jusqu'ici nous ait apporté se bulletin officiel — montrent bien, par leur variété même, l'intérêt que porte à la guerre le nouveau Pontife.

II

ERNEST PSICARI

Ernest Psicari, jeune écrivain de marque, mort pour son pays et pour les idées qu'il défendit éloquemment dans son livre : *L'appel aux armes*, appartenait à notre Tiers-Ordre et récitait le bréviaire dominicain, en attendant l'heure où il pourrait se vouer complètement à la vie religieuse. Nous publierons en mars quelques extraits de sa correspondance.

Fra AGOSTINO.